

L' Abeille.

7me Année.

“ Je suis chose légère et vais de fleur en fleur. ”

7me Année

VOL. VII.

PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC, 7 JUILLET 1859.

No. 30.

LA PRIERE DES VOYAGEURS.

CHŒUR :

Dieu d'Israël, de Tobie et des Magas,
Notre cœur est dans votre main,
Né méprisez point nos hommages !
Dieu d'Israël, de Tobie et des Magas,
Guidez-nous dans notre chemin.

UN VOYAGEUR.

Seigneur, votre amour nous éclaire
Et votre force nous défend,
Veillez sur nous comme une mère
Veillez sur son petit enfant.

Accordez-nous votre appui secourable
Si le chemin avait quelque danger,
Obtenez-nous un accueil favorable

A la porte de l'étranger.

CHŒUR :—Dieu d'Israël, etc.

UN VOYAGEUR.

Conduisez-nous dans les montagnes,
Dans les vallons, dans les taillis,
Faites-nous trouver des campagnes
Qui rappellent notre pays.

Laissez pour nous sur la route un fenillage,
Des fruits, des fleurs, un ruisseau bienfaisant ;
Pour que jamais le bâton de voyage
Ne nous devienne trop pesant

CHŒUR :—Dieu d'Israël, etc.

UN VOYAGEUR.

Nos ennemis voudront peut-être
Tendre des filets sous nos pas,
Petit troupeau ne craignez pas !
Votre bonté si féconde en miracles
Nous couvrira comme un nuage épais ;
Et faibles, nus, environnés d'obstacles,
Nos enfants marcheront en paix.

CHŒUR :—Dieu d'Israël, etc.

UN VOYAGEUR.

Enfin qu'une clarté propice
Ne quitte point notre horizon ;
Que chacun de nous réussisse
Et s'en retourne en sa maison !
Faites-nous voir nos familles heureuses,
Pour que celui qui s'en revient joyeux,
En déposant ses sandales poudreuses
N'ait pas de larmes dans les yeux !

CHŒUR.

Dieu d'Israël, de Tobie et des Magas,
Notre cœur est dans votre main,
Ne méprisez point nos hommages !
Dieu d'Israël, de Tobie et des Magas,
Guidez-nous dans notre chemin.

H. VIOLEAU.

ELOGE DE L'AGRICULTURE.

(Extrait d'un discours de Mgr. Landriot,
évêque de la Rochelle.)

Qu'apprend au peuple la fréquentation imprévoyante des villes ? L'erreur sous des formes brillantes, des illusions déplorables qu'on décore du beau nom de progrès, des impossibilités qui vont à des conclusions sauvages sous prétexte de liberté, la science des ténèbres qui ne discerne plus entre le bien et le mal. Combien de malheureux jeunes gens

avaient quitté leur village avec le bon sens d'une nature heureuse, et qui après avoir fréquenté les villes, sont rentrés au foyer domestique, apportant la science de la déraison et du désordre ; ils avaient perdu la vérité et le sens moral avec leur langage simple et naturel ; ils ne connaissaient plus que la langue de cette demi-science égoïste, haineuse, corrosive, et plus funeste au peuple que la complète ignorance.

Il me semble que je touche au vif une des plaies de notre société. Où se recrute l'armée de ces hommes, éternels ennemis de l'ordre et de la société ? N'est-ce pas dans les rangs de ces êtres déclassés qui ont voulu parvenir à une science, à une position pour laquelle ils n'étaient point nés, et n'ont obtenu qu'une déraison en permanence, et pernicieuse en raison même de son faux, mais dangereux éclat ? Si ces hommes eussent demeurés dans leur village, à cultiver l'héritage paternel, ils auraient aussi ménagé leur patrimoine de bon sens, l'auraient augmenté tous les jours, l'auraient transmis à leurs enfants et assuré ainsi le bonheur de leur famille et celui de la société. Caton l'ancien l'avait déjà remarqué de son temps : “ C'est, dit-il, parmi les cultivateurs que naissent les meilleurs citoyens et les plus braves soldats . . . et ceux qui se vouent à la culture n'ourdisent pas de dangereux projets. ”

Un autre agronome a formulé la maxime suivante : “ La vie des champs se rapproche de la sagesse et semble lui tenir par un lien de parenté. ” Comment concevoir un rapport aussi intime entre des choses qui, au premier coup d'œil, paraissent bien éloignées, le séjour de la vie matérielle, et l'éducation de l'âme ? La puissance de ces relations tient à cette double constitution de l'homme, qui fait souvent des choses extérieures le véhicule des idées morales ; la sagesse nous arrive de toutes parts, quand nous savons lui préparer un cœur docile.

D'abord, l'homme des champs n'a point l'esprit travaillé par toutes ces théories qui, fussent-elles véritables, dépasseraient la force de son esprit. Sa tête n'est point enivré par toutes ces vapeurs pestilentielles que l'excès de la civilisation a pro-

menées partout. Il vit, dans les campagnes, en face des grandes et merveilleuses opérations de la nature qui sont si pleines de sagesse, de sens, de raison ; il rend contre dans les moindres phénomènes une action intelligente et discrète, à laquelle son esprit ne peut pas échapper complètement. Dieu est partout dans la nature, avec une activité qui ne se repose jamais ; il est dans la plante qui sommeille et dans celle qui croît, dans le fleuve qui coule et dans l'eau stagnante, dans les montagnes couvertes de bois et dans les plaines verdoyantes. C'est par lui, dit St. Athanase, que le soleil projette sa lumière, que le vent souffle, que la terre porte ses fruits ; c'est par lui que tout se meut et s'anime, que le feu brûle, que les sources jaillissent, que tombe la pluie, que se forme la glace.

Dieu est donc partout dans la nature, et son action s'exerce toujours avec poids, nombre et mesure : dans chaque grain de semence il y a une opération merveilleuse et féconde en enseignements pour l'homme. Rien n'est précipité dans la nature, tout vient en son temps ; chaque chose réussit d'autant mieux qu'on y a mis plus de travail. Les mœurs de chaque animal peuvent aussi fournir des leçons de bon sens et de prudence pratique, et il n'est pas jusqu'à la petite fourmi industrieuse qui ne soit une excellente prédication de sagesse populaire. Il me semble donc que la nature, si magna licet componere parvis, est semblable à ces écoles du peuple, où les maximes de la vérité et de la sagesse couvrent les murailles, et peuvent facilement être comprises des moins intelligents.

Aussi vous rencontrerez dans les campagnes des vieillards qui étonnent par leur sagesse suréminente, par leur haute appréciation des choses et des hommes et par un tact qu'on soupçonnerait à peine dans ces natures à écorce grossière ; ils ont, sur les questions les plus difficiles, de ces mots propres, de ces expressions frappées au coin du bon goût et d'un profond bon sens ; l'homme de la ville ne dirait pas aussi bien ; sa parole n'aurait pas cette saveur de primitive nature. D'où leur viennent ces trésors de sagesse délicate et d'exquise prudence ? Ils les ont